

26 juillet 1941

Impérialisme nippon

Incapable de liquider à son avantage la guerre de Chine, le Japon éprouve le besoin de faire un nouveau saut dans l'inconnu et de se créer des complications supplémentaires. Il joue le tout pour le tout au risque de perdre pour longtemps une puissance laborieusement acquise.

Il y a à peine 75 ans, le Japon était encore un pays moyenâgeux. Le Mikado de l'époque, Mutsu-Hito, décida d'initier son peuple à la civilisation occidentale. Les Japonais se sont révélés des imitateurs de génie. Avec une rapidité déconcertante, ils se sont initiés aux secrets du machinisme et se sont mis à concurrencer l'Europe et l'Amérique dans des domaines que l'on croyait exclusivement réservés à la race blanche. En moins de trois quarts de siècle, le Japon était devenu une grande puissance possédant la troisième flotte du monde et une armée nombreuse et disciplinée.

Cette vertigineuse ascension a fait naître dans l'âme japonaise de vastes ambitions et des désirs de conquête. Les buts de la politique du Japon sont maintenant connus : Tokyo projette d'étendre sa domination à toute l'Asie Orientale. L'entreprise qui devait commencer par une mainmise totale sur les richesses inexploitées de la Chine, a échoué par suite de la résistance de Chang Kai Chek.

Une fois engagé dans une mauvaise aventure, il est difficile d'en sortir sans dommages. Ne voulant pas admettre son échec, le Japon se trouve dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer. Son alliance avec l'Allemagne lui permet de chercher ouvertement querelle aux pays qui aident la Chine nationale. Mais ni l'Angleterre ni l'Amérique n'entendent se désintéresser de l'Extrême Orient.

Du train dont vont les choses, un conflit semble de plus en plus inévitable. Un retour à la raison suppose la renonciation du Japon à ses visées impérialistes. Or les faits eux-mêmes contredisent une telle éventualité.

Le sort d'une offensive-éclair

L'offensive allemande contre la Russie se trouve manifestement arrêtée. Depuis quinze jours, ce sont les mêmes noms de villes qui reviennent dans les communiqués : Pskov, Porkov, Polotsk, Smolensk et Jitomir. Au lendemain de la percée allemande dans les secteurs de Smolensk, Berlin avait déclaré que la route de Moscou était ouverte aux troupes du Reich. On a attendu en vain. Pareil retard est incompatible avec les nécessités de la guerre-éclair.

La seule conclusion qui s'impose est la suivante : pour la première fois dans l'histoire de cette guerre, les panzerdivision piétinent sur place. Le fait mérite d'être souligné.

L'armée allemande n'a probablement pas dit son dernier mot. Un optimisme exagéré serait déplacé. Il suffit de dégager les lignes essentielles de la guerre germano-russe. Une chose paraît certaine: la résistance soviétique a surpris les dirigeants allemands. Après cinq semaines d'hostilités, les assaillants n'ont pas accompli une besogne considérable, en égard à l'immensité du territoire russe et aux moyens dont dispose la Russie. Le facteur "surprise" n'ayant pas joué, les deux adversaires, en ce qui concerne la préparation, luttent désormais sur un pied d'égalité.

On doit se rappeler que les Russes se battent chez eux pour la défense de leur indépendance. Ils n'ont qu'un front à alimenter en hommes et en matériel et savent qu'ils peuvent compter sur l'appui des puissances Anglo saxonnes. Moins favorisés, les allemands doivent sans cesse surveiller le front occidental et regarder du côté des pays occupés.

Des experts militaires neutres estiment que si les Allemands n'emportent pas la (bataille) d'ici 15 jours, ils ne pourraient pas faire face à une consommation aussi considérable de matériel.